



Alain Libolt
dans *La Version
de Browning*

© Hervé Bellamy

Rigueur et intelligence

C'est en banlieue, à Aubervilliers, au Théâtre de la Commune, autre lieu symbole de la décentralisation théâtrale créé par Gabriel Garran, que Didier Bezace, qui dirige la maison depuis quelques années, poursuit son parcours qui en fait, à nos yeux, le metteur en scène le plus important du moment. Il veille à n'être jamais là où on pourrait l'attendre, sans pour autant rompre avec une rigueur et une intelligence qui font sa marque. Après avoir adapté plusieurs œuvres de la littérature contemporaine, il s'est notamment essayé au classique avec une remarquable *École des Femmes*, avec Pierre Arditi. Le voici qui signe la mise en scène d'un auteur contemporain anglais oublié. *La Version de Browning*, de Terence Rattigan (1911-1977), se passe dans une « public school », dans les années 50. Un espace clos où l'éducation se résume essentiellement à la reproduction de traditions, ce qui n'en laisse pas moins une large place aux pires hypocrisies et lâchetés. Un austère professeur de grec ancien, Andrew Crocker-Harris (Alain Libolt) s'apprête à tirer sa révérence, après plusieurs décennies de bons et loyaux services, surtout poussé vers la sortie par l'ingratitude de ses pairs, à commencer par celle du sirupeux directeur (Claude Levêque). Conscientieux jusqu'au bout, il retient, pour un ultime cours particulier, l'élève Taplow (Sébastien Accart) qui, à défaut d'être le plus zélé, n'est pas le moins astucieux. C'est alors qu'un jeune professeur de sciences, l'élégant et loyal Franck Hunter (Vincent Winterhalter) et

Millie (Sylvie Debrun), épouse légitime de Crocker-Harris et amante de Hunter, font leur apparition. Le moment est venu des révélations et des explications. Comme chez Tchekhov et, dans une moindre mesure, chez Balzac, c'est d'un monde en déliquescence dont il est ici question. Toutefois, au lyrisme russe répond la rigidité anglaise. Trahi et humilié, Crocker-Harris, s'il n'ignore rien de ce que font et de ce que pensent ses pairs et son épouse, consacre toute son énergie à sauver les apparences. Un moment touché par un geste apparemment généreux de son élève, il se reprendra aussitôt en doutant de la sincérité de l'acte. Alors que l'au-

Bezace incite ses comédiens à masquer l'intensité des situations derrière la sobriété des apparences. C'est peu dire qu'ils y excellent.

teur situe l'action dans l'appartement bourgeois des Crocker-Harris, Bezace a eu l'idée astucieuse d'installer sur la scène une salle de classe en amphithéâtre, ce qui facilite les mouvements des comédiens et, surtout, plonge les spectateurs dans une atmosphère qui ne peut que leur rappeler leurs propres souvenirs scolaires. C'est cependant avec sa direction d'acteurs que s'impose la maîtrise et la profondeur de son regard et que s'installe un rythme au gré duquel chaque mot a un sens et chaque phrase doit être écoutée, avec ses implications et ses sous-entendus. Ce faisant, Bezace incite ses comédiens à masquer l'intensité des situations derrière la sobriété des apparences. C'est peu dire qu'ils y excellent. Avec une mention particulière pour Alain Libolt qui, derrière ce qui semble être une implacable placidité, ne nous dissimule rien de la désespérance mortifère dans laquelle sombre Crocker-Harris, franchissant ce cap

où il faut se résoudre à douter de tout ce à quoi on a cru sans nuances, autrement dit accepter l'idée que sa vie est un échec et que les valeurs que l'on a défendues ne sont rien d'autre que le piètre paravent de toutes les veuleries. Ainsi conduite, la pièce se révèle une remarquable mécanique de précision, décryptant progressivement la perversité mais aussi l'humanité des réactions des personnages.

Trois amis de 30 ans

Bernard Murat a toute sa place en si bonne compagnie, même si quelques intégristes pourront s'indigner de voir cette personnalité du théâtre privé hissé au même niveau que les figures marquantes du théâtre public. Qu'importe ! Aimer le théâtre c'est aussi faire peu de cas des rivalités de castes. Metteur en scène prolifique, Bernard Murat sait composer ses mises en scène avec efficacité, ce qui lui vaut d'ailleurs d'être particulièrement apprécié par ceux qu'il dirige. Pour *Amitiés sincères*, une pièce co-signée par François Prévôt-Leygonie et Stéphane Archinard, il a également accepté de figurer en scène au côté de celui qu'il avait choisi comme tête d'affiche, Michel Leeb. La pièce, à défaut de briller par son originalité, n'a pas de défaut majeur. Il y est question de trois amis de 30 ans qui se retrouvent périodiquement, dans la librairie de l'un d'entre eux, pour un déjeuner-souvenir. Outre Jacques, le libraire, et Paul, romancier à succès, il y a Walter, le chef d'entreprise. Le sujet de la pièce c'est évidemment l'amitié, la vraie, celle qui ne fait pas l'économie des petites lâchetés et des grandes colères, celle qui surmonte, bon gré mal gré, tous les aléas du temps qui passe et des illusions qui s'estompent. Et puis surtout, le tandem Leeb-Murat fonctionne au quart de tour, même si les seconds rôles sont un peu à la traîne, à l'exception d'Elisa Servier qui fait un

passage remarqué en femme trompée mais digne. Tandem, car toute la pièce s'articule autour de l'absence de Paul, dont on apprend la mort soudaine, absence qui fonctionne alors comme un révélateur, prétexte aux confidences et aux aveux. Murat est très juste en bougon amateur de citations savantes et homosexuel honnête. Et Leeb est tout bonnement excellent en maladroit endémique, qui a aussi la coquetterie de dissimuler ses talents de manipulateur. Ayant acquis sa notoriété comme fantaisiste et imitateur, le voici qui s'impose une toute autre stature. On pense, par moments, au meilleur Montand des films de Claude Sautet. Une présence attachante, une interprétation toute en nuances, manifestement guidée avec précision et pertinence par un Murat, complice avisé. ■

Stéphane Bugat

La Peau de chagrin, d'Honoré de Balzac, adaptation et mise en scène Dominique Pitoiset, avec Vincent Aubert, Bernard Escalon... Créé au Théâtre National de Bordeaux Aquitaine. Du 3 au 20 février au Théâtre Les Gémeaux de Sceaux. Tél : 01 46 61 36 67

Le Génie de la forêt, d'Anton Tchekhov, texte français de Simone Sentz-Michel, mise en scène Roger Planchon. Avec Denis Benoliel, Laurence Causse... Studio 24, à Villeurbanne (69), jusqu'au 6 février. Tél : 04 78 03 30 00

La Version de Browning, de Terence Rattigan. Traduction de Séverine Magois ; adaptation et mise en scène de Didier Bezace ; collaboration artistique : Laurent Caillon ; scénographie : Jean Haas. Avec Sébastien Accart, David Assaraf... Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, jusqu'au 19 février. Tél : 01 48 33 16 16.

Amitiés sincères, de François Prévôt-Leygonie et Stéphane Archinard, mise en scène de Bernard Murat, avec Michel Leeb, Bernard Murat... Théâtre Edouard VII. Tél : 01 42 42 59 92